

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1840 \(février-octobre\) :](#)  
[L'Ambassade à Londres](#)[Item](#)[443. Paris, Lundi 5 octobre 1840, Dorothee de Lieven à François Guizot](#)

## 443. Paris, Lundi 5 octobre 1840, Dorothee de Lieven à François Guizot

**Auteurs : Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857)**

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

15 Fichier(s)

### Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Gouvernement Adolphe Thiers](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Politique \(Espagne\)](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Internationale\)](#), [Relation François-Dorothee](#)

### Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

### Présentation

Date1840-10-05

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN  
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitHier a été une journée bien active et bien bavarder. D'heure en heure quelque rapportage, et à 5 heures à Tortoni la nouvelle que Thiers avait donné sa démission.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846),  
préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n°  
561/245-248

### Information générales

LangueFrançais

Cote1235-1236-1237-1238, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 6

Nature du documentLettre autographe  
Supportcopie numérisée de microfilm  
Etat général du documentBon  
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)  
Transcription443. Paris, Lundi 5 octobre 1840  
9 heures□

Hier a été une journée bien active et bien bavarde. D'heure en heure quelque rapportage, et à 5 heures à Tortoni la nouvelle que Thiers avait donné sa démission. On disait qu'il avait résolu de convoquer les chambres, d'y apporter la guerre et d'ordonner en attendant la marche de 200 000 hommes vers le Rhin et l'envoi de votre flotte à Alexandrie pour l'apposer aux alliés. On disait que le roi n'avait point voulu accorder tout cela, ni rien de cela, et que par suite Thiers donnait sa démission. nous verrons aujourd'hui. Berryer est venu chez moi à deux heures. Il ne savait rien de ces bruits, ils n'ont circulé que plus tard mais il me dit qu'une crise ministérielle était arrivée : que Thiers ne pouvait point reculer, qu'évidemment il lui fallait la guerre et que la chambre accueillerait avec transport la guerre, parce que telle était la disposition des esprits maintenant qu'il fallait commencer cependant que Thiers avait fait bien des fautes, qu'il n'avait fait que des fautes mais que pour le moment il ne s'agissait pas de les examiner, qu'il fallait satisfaction à l'amour propre national, et que comme cette satisfaction ne se présentait pas pacifiquement, il fallait la prendre de l'autre manière que ces derniers deux ans avaient fait une grande révolution dans les esprits, qu'il ne pouvait plus y avoir dévouement ou confiance, que les existences avaient été troublées, tout remis en question, et que dès lors, tout pouvait ressortir de cette situation. Que l'Angleterre avait été bien habile, que lord Palmerston était le plus grand homme qui eut paru depuis M. Pitt. Paralyser à la fois la Russie, (je n'ai pas accepté la paralysie) remettre à la tête des grandes puissances, s'emparer de la direction des affaires en Espagne, et rendre ainsi la situation de la France périlleuse de tous les côtés, c'était là un chef d'oeuvre d'habileté, enlevé galamment avec une prestesse admirable. Enfin il grossirait cela de toutes ses forces pour enfler les comparaisons. Il parlait pitoyablement des notes diplomatiques. Il demandait la réponse au factum accablant de Lord Palmerston ? Et puis il a brodé sur les crédits extraordinaires, sur les fortifications de Paris surtout, et de quel droit, sans avoir consulté la Chambre ? Et le bois de Boulogne à qui appartient-il ? Il dit après : le roi a tiré de ce ministère tout ce qu'il lui fallait pour sa propre force. Ce que Thiers préparait pour dehors, le roi se promettait bien de l'employer au dedans et le jour où arrivera la la nécessité d'une révolution extrême, le roi ayant profité habilement de tout ce que la popularité de Thiers a pu lui fournir jusqu'à sa dernière limite, le Roi se passera de lui. Placé entre deux dangers une lutte extérieure, et une lutte intérieure, le roi choisira toujours cette dernière chance. Voilà le dire de Berryer sur la situation en gros ; il n'a point nommé les personnes. Il a seulement dit en passant que vous et Thiers étiez mal ensemble, j'ai dit que ce devait être nouveau parce qu'il me semblait tout le contraire lorsque j'étais à Londres.

Après Berryer, j'ai vu tout mon monde diplomatique les quatre puissances alliées agités, mais point inquiets. Ils ne croient pas sérieusement à la guerre. Sébastiani a dit hier encore à 4 heures de l'un de ces diplomates. Tenez pour certain que le roi n'y consentira pas. Le petit ami est revenu hier une seconde fois très animé, très troublé de tout ce qu'on dit, et de tout ce qu'on lui demande. Je lui ai dit de vous tout dire dans le plus grand détail. Hier soir à 10 heures, M. de Broglie était chez

Granville, qui lui a appris tout le tripotage de la journée. M. de Broglie n'en savait pas un mot, et ne voulait pas y croire. Il ne voulait pas croire que le ministère eût pu arriver à des résolutions aussi excessives. Mais M. de Broglie, me paraît être quelque fois un enfant. moi, je suis très très préoccupé de tout ceci pour vous !

Lady Palmerston m'écrit. avec amitié. Sur les affaires elle me dit : " Lord Palmerston désire plus que personne la paix, et je ne puis croire qu'avec ce désir général il y ait crainte de guerre. La conduite de M. Thiers rend toute négociation à présent fort difficile, mais il est clair que l'on serait fort aise de s'accommoder avec la France autant qu'on peut le faire sans déshonneur, et sans abandonner ses alliés. Mon mari est fort raisonnable dans cette affaire et saisirait volontiers tout moyen d'accommodement qui ne porterait point atteinte à l'honneur de son pays, ainsi ne dites pas que c'est de lui que dépend la paix ou la guerre, parce que le résultat est bien plus entre les mains de M. Thiers. Si la France se comporte comme une écervelée ce ne serait point une excuse pour nous d'être lâches ou d'abandonner nos alliés." Elle me dit encore que le duc de Wellington et Peel sont bien plus déterminés encore que son mari, et que Peel a dit : " Si l'on fait des concessions à la France, il n'y aura pas de paix dans trois mois. "

Onze heures

Je reçois votre lettre c'est charmant d'être à Lundi, c'est charmant Mercredi. Mais que faire de l'intermédiaire ? Votre gravure est devant moi dès que je quitte mon lit, tous les jours je trouve la ressemblance admirable. Mais pourquoi ne me regardez-vous pas ? Est-ce le peintre ou vous qui avez voulu cela ? Je ne suis pas sûre que vous ayez eu raison ; c'est parfait comme cela, mais votre regard fixé sur moi, c'eût été mieux encore. Je me repens d'une petite querelle que je vous ai faite hier pour abstenir des nouvelles modernes plutôt que des souvenirs anciens d'Angleterre.

Je me repends de tout ce qui n'est pas des paroles douces tendres ; de loin il ne faut jamais un moment d'impatience même sur ce qu'il y a de plus puéril. compte sur vous. Vous me connaissez un peu pétillante, vive et puis c'est des bêtises.

Mad. 79 se plaint de ce que le bouleau a trop d'intimité avec les personnes qui ne sont pas de l'avis de R. Les journaux ce matin sont bien plats à côté du commérage de la journée d'hier. Le constitutionnel est en bride. L'incertitude ne peut pas durer.

Je ne me porte pas mal, mais je ne suis pas encore assez bien pour voir du monde. Le soir cela me fatiguerait. M. Molé est revenu hier mais je n'y étais pas. Je passe le dimanche à l'ambassade d'Angleterre. Je trouve lord Granville très soucieux. Sa femme est allée avant hier à St Cloud. Elle n'y avait pas été depuis plus de 3 mois. Jamais, elle n'a vu la reine dans l'état d'accablement et de tristesse où elle l'a trouvée.

Samedi 1 heure.

Je n'ai vu personne encore, je viens de marcher sur la place, je rentre pour fermer ni avant les interruptions. Je vous écris des volumes il me semble, mais il me semble aussi que vous les voudriez encore plus gros. Je vous crois insatiable comme moi. Je vous crois comme moi en toute chose, en tout ce qui nous regarde, un peu aussi en ce qui ne nous regarde pas. Enfin je trouve que nous nous sommes tellement eingelegt (Connaissez-vous la nature de ce mot ? ) que nous n'avons plus besoin de nous rien demander, nous nous devinons. Devinons-nous ce que deviendra ce mois-ci ? Ah pour cela, non !!

Adieu. Adieu. La crise ne peut pas se prolonger. Il faut que la convocation des chambres ressorte de ceci. Adieu. Adieu toujours adieu quoique vous commenciez un peu à le mépriser, et moi peut être aussi. Mais nous sommes trop pauvres pour ne pas accepter les plus petites aumônes. Adieu.

## Citer cette page

Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857), 443. Paris, Lundi 5 octobre 1840,  
Dorothee de Lieven à François Guizot, 1840-10-05

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 23/01/2026 sur la plate-forme EMAN :  
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/497>

Copier

## Informations éditoriales

Date précise de la lettreLundi 5 octobre 1840

Heure9 heures

DestinataireGuizot, François (1787-1874)

Lieu de destinationLondres (Angleterre)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionParis (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/11/2018 Dernière modification le 18/01/2024